

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE :
Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot.

ÉDITEURS

LE FIGARO — MANZI, JOYANT & C^e
26, Rue Drouot — 24, Boulevard des Capucines.

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines.



Copyright 1897, by Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co.

GEOFFROY. — UN INDÉPENDANT (aquarelle)

Ayuntamiento de Madrid

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50

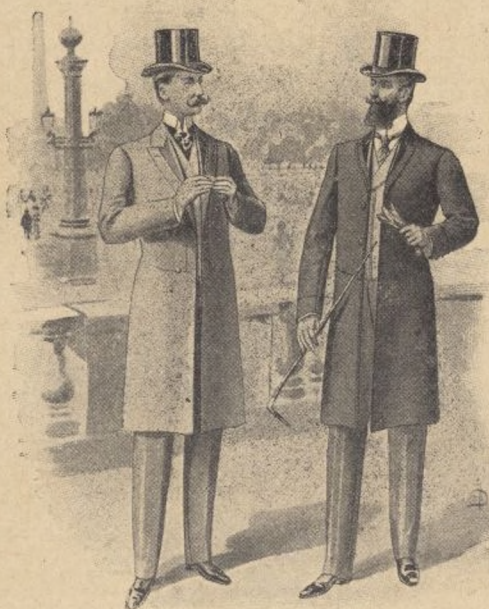
BELLE JARDINIÈRE

2, rue du Pont-Neuf, PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

VÊTEMENTS

pour Hommes



VÊTEMENTS

pour Enfants



Les Modes d'Été
en 1901



UNIFORMES

&

LIVRÉES



Costumes tailleur

POUR DAMES



VÊTEMENTS

POUR

tous les Sports

Seules Succursales :

PARIS, 1, place Clichy, LYON, MARSEILLE, BORDEAUX
NANTES, ANGERS, LILLE, SAINTES

Envoi franco des Catalogues et Échantillons sur demande

Dix-neuvième année.

MAI 1901

Deuxième Série — N° 134

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 18 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



LE PEINTRE DES ENFANTS. — M. JEAN GEOFFROY DANS SON ATELIER



GEOFFROY. — A LA CRÈCHE. — UN MAUVAIS CŒUR (Aquarelle)

LES ENFANTS

CEST une idée jolie que de faire une exposition de l'enfance. Il est vrai qu'en notre temps tout devient prétexte à exposer quelque chose. Si l'on va plus loin dans cette voie, et pour peu que l'on suive le goût du XVIII^e siècle pour les divisions allégoriques, on verra des expositions répondant aux quatre âges de la vie. On créera des expositions de la jeunesse, de la vieillesse et de l'âge mûr.

Et qu'exhiberait-on alors sous ces étiquettes ? Les hochets qui, à chacune des saisons de la vie, nous sont chers. Ils sont différents, mais sont-ils si variés ? Chaque fois que la peinture a pris goût à les symboliser, elle s'est trainée dans de pénibles redites, et l'on ne conçoit guère comment elle pourrait faire autrement.

L'exposition qui est consacrée à l'enfance, dans le Petit Palais des Beaux-Arts, avait besoin d'un clou. On le lui a trouvé. C'est une exposition de bonbons, bonbons de tous les pays, de tous les temps, reconstitués suivant des formules que nous sommes bien forcés de croire exactes. Voilà bien une flatterie, et une flatterie de gros calibre, à l'usage de la génération la plus jeune. Mais, voir des bonbons ne suffit pas. Comment voulez-vous, de cette façon, les connaître et en donner votre avis ? La commission d'organisation a, sur ce point, manqué de tact. Exposer des bonbons pour le plaisir des yeux : fi, l'horreur ! Que de puériles convoitises excitées par cette exhibition ! N'était-il pas plus simple d'installer, dans le rayon des bonbons, un comptoir de dégustation ? Là, du moins, on aurait pu croquer pour juger.

Nous aurons aussi, comme les petits, notre exposition de bonbons, et, pas plus que les petits, nous n'aurons la facilité d'y toucher. Il s'agit de portraits d'enfants, dont beaucoup sont des œuvres de maîtres, et qu'on a réunis dans une autre section.

Comme il faut bien, de toute exposition, tirer une moralité,

allons-nous savoir par celle-ci ce que nos contemporains font pour les enfants et comment ils comprennent ces petites âmes très mystérieuses et très peu connues.

Dans cette réunion bien composée de toiles, sorte de musée hâtif de l'enfance, on peut se rendre compte de la façon dont les peintres interprètent la figure enfantine.

Je vois représentés là des artistes qui appartiennent à plusieurs époques, qui sont sortis d'écoles diverses. Une constatation, tout d'abord, y est frappante. Les différences d'interprétation sont bien moindres que pour les figures d'hommes ou de femmes.

Chacun a pu remarquer, en regardant des collections, que les portraits offrent toujours ce qu'on pourrait appeler « un air de siècle », une sorte d'air de famille multiplié. Chaque époque marque les visages à son sceau. Elle leur imprime une ressemblance à tous, du haut en bas de l'échelle sociale. Croit-on que cette ressemblance peut naître de l'identité des costumes, des arrangements, des modes, des accessoires, en un mot, de la toilette ?

Aucunement.

C'est dans la construction des têtes, dans l'expression des physionomies, qu'on découvre des analogies. Les femmes du temps de Louis XV présentent entre elles une ressemblance indéniable. Il en est de même pour les gentilshommes de la cour de Henri III, pour les contemporains de Louis XIV.

Dira-t-on que ces personnages appartiennent à des castes bien déterminées ? Certes ; mais comparez-les avec des types d'autres castes : il y aura quand même ressemblance, et une ressemblance très caractéristique.

Et, même en des temps démocratiques, au cours des diverses phases du XIX^e siècle, on trouve encore une ressemblance entre les types de la même période, mais non du même rang social.

Or, sur ces portraits d'enfants, il est impossible de découvrir cet « air de siècle ». C'est que l'enfant est plus près de la nature. La société n'a pas encore façonné son masque. Quand il sera grand, elle lui aura insufflé des idées, des passions, dont l'action intérieure lui laissera une empreinte au visage.

Indemne des flétrissures de la vie, des meurtrissures aussi qu'on y reçoit, l'enfant est tout harmonie. Nulle déformation ne lui a été imposée. Les conditions de l'existence n'ont pas attenté à sa beauté. Moins il est éloigné du premier âge, plus sa personnalité est accentuée. C'est quand il n'a pas encore eu le temps de devenir le singe de ses parents, l'imitateur de son entourage, que son originalité est la plus savoureuse.

Dans les portraits d'enfants de l'École française, depuis la Renaissance jusqu'aux contemporains, chaque peintre interprète, selon son tempérament, les jolis types de l'enfant français. Or, en dépit de la variété des origines, on découvre un type d'enfant qui révèle bien, dans toutes ces fleurs humaines, une même race.

Voyez ces délicieuses fillettes d'Honoré Fragonard. Où le gracieux Frago pouvait-il mieux placer ses enveloppes dorées qu'autour de ces charmantes blondinettes ? Il leur a donné, à



GEOFFROY. — LE BAISER (Crayon)

de leurs peines. Ils sont un peu des petits hommes qui pensent à leur façon, et qui souffrent.

L'esprit des enfants est comme leurs formes, imprécis. C'est pourquoi Carrière, justement, leur attribue des sentiments mystérieux.

ces fillettes de son rêve, une carnation chaude et heureuse, une vitalité pleine de joie. Parmi les peintres de nos jours, il en est un aussi qui donne aux enfants cette joie ingénue de vivre, c'est Renoir, représenté par le portrait de Madame Charpentier et de ses deux fillettes. Il a plus de simplicité que Fragonard, et la fraîcheur de ses carnations rappelle bien le vers du poète :

Il est des parfums frais comme
des chairs d'enfant.

Mais dans les yeux, éclatants comme des escarboucles, dont Renoir orne ses enfants, voit-on se refléter la petite âme, si difficile à pénétrer, de ces chers êtres ? — Non pas.

Il semble au contraire que Carrière, dont l'art est psychologique, cherche à surprendre ses secrets. Ses bébés n'ont pas le charme fleuri des fillettes et des garçonnetts de Renoir, car systématiquement l'artiste a renoncé à la joie des tons éclatants, mais ils semblent prêts à révéler beaucoup de ce qu'ils sentent. Ils portent intérieurement le poids de leurs désirs et



GEOFFROY. — PAS PARTAGEUX (Peinture)

Un peu plus loin, regardons un peintre qui jamais n'a pensé à tant de choses : le léger, le spontané Greuze. Ses marmots à la bonne chair pleine et rosée se précipitent et, en courant, se bousculent comme de petits chiens joueurs. Ils sont naïfs, et l'ensemble en apparaît mièvre, en dépit des grosses joues et de la santé florissante.

Dans le groupe des modernes, voici Dagnan-Bouveret avec une tête enfantine où se découvre une admirable conscience ; en voici bien d'autres encore, mais je m'arrête. Il est autrement curieux de voir comment les dessinateurs habitués au trait caricatural ont compris et rendu l'enfant. Mais j'ai beau chercher, je ne vois rien. Le moutard déplaisant et grognon de Daumier, fils d'ouvriers ou de petits bourgeois, l'enfant terrible de Gavarni, le « gosse » vicieux de Forain sont des charges amères. On ne les admet pas au Petit Palais.

Au passage, j'ai été arrêté par deux bébés de Léandre, tellement polychromes qu'ils semblent habillés avec des collections de tulipes.

De son fusain sûr et cruel, Paul Renouard a croqué des mouvements enfantins, des gestes pointus d'adolescentes maigres, de petits rats d'Opéra, lançant, avant de s'adosser à la

barre, leurs chaussons. Caricaturiste, il observe les caractères des formes pour les désarticuler. Il ramène les types humains à des types d'animalité. Le petit de l'homme est bien proche du

petit de l'animal. Il en a les grâces, les défauts. Grandville, qui, d'un crayon laborieux, mélangeait l'homme et l'animal en d'imprévus croquis, aurait trouvé chez Renouard une application de son procédé.

Les écoles étrangères sont représentées par quelques beaux portraits. L'école anglaise montre quelques-uns de ses maîtres. De Reynolds, un garçonnet inquiet, d'une coloration belle et chaude, et une fillette charmante. Un peu partout, de petits lords, de petites

princesses, victimes résignées de l'étiquette, ficelées dans des costumes solennels comme les petites infantes de Velasquez, dont les cheveux blonds s'animent d'une fleur de grenadier. Mais l'enfant porte avec grâce tout costume. Sa forme souple s'accommode de l'accoutrement le plus bizarre et l'égaye.

Il y a là des effigies enfantines exécutées par des maîtres. A les voir, on éprouve certainement ce plaisir noble que donne le spectacle d'une beauté. Mais acquiert-on une connaissance plus approfondie de l'enfance ? Ces artistes ont-ils révélé tout ce qui



Cliché Bonna, Clement & Cie.

GEOFFROY. — LA JEUNE MÈRE (Peinture)



GEOFFROY. — LE GOUTER A L'ÉCOLE MATERNELLE (Aquarelle)



GEOFFROY. — BAL D'ENFANTS (aquarelle)

se passe d'émotion dans ces petites cervelles, tout ce que ces âmes frêles tiennent de caché ? Hélas, non. Ce serait demander trop. L'homme est ainsi fait qu'il lui est impossible, une fois homme, de se ressouvenir de ce qu'il a pensé tout enfant.

A la section de pédagogie, on nous montre les efforts faits pour éveiller dans l'esprit de l'écolier le goût du beau. On cherche à lui mettre sous les yeux une imagerie moins grossière et moins laide que celle à laquelle on nous avait habitués. Excellente intention, pas toujours réalisée, mais qui se mêle heureusement à tout ce qu'on a expérimenté de nouveau pour l'éducation.

On a fait beaucoup, dans ces derniers temps, pour l'enfance souffrante. Des œuvres ont surgi, des hôpitaux et des sanatoria se sont élevés. Ces œuvres se sont fait représenter, et non par

des imprimés, que personne ne lit, mais par des plans en relief. Les sanatoria de Berck, de Pen-Bron sont ainsi figurés à une faible échelle.

Voici le sanatorium de Pen-Bron qui recueille les petits scrofuleux au bord de la mer, sur la pointe d'une étroite langue de terre qui fait face à la Pointe du Croisic. Là, l'air salin vient des quatre coins de l'horizon, car, si la mer baigne trois des côtés du quadrilatère, le quatrième est bordé de marais salants. Cette façon de représenter aux yeux le sanatorium, avec ses bâtiments et ses bosquets de pins, par un relief précis, force mieux qu'aucune description l'imagination du visiteur à s'occuper de lui.

C'est le procédé qu'on a employé un peu partout. On a préparé à l'usage des grandes personnes des leçons de choses,



GEOFFROY. — ÉTUDE POUR LES PORTRAITS DE MADemoisELLE ET DE M. DE L...

unique moyen de les intéresser à des œuvres excellentes mais trop peu connues.

Avez-vous entendu parler de l'œuvre des vacances ? Elle est généreuse et mérite tous les encouragements. Le petit Parisien pauvre, qui n'a pas de parents en province, n'a jamais la joie de quitter les rues de la grande ville pour s'ébattre en pleins champs, en pleins bois. Et n'est-ce pas une suprême tristesse que l'enfant puisse ignorer ainsi la nature ?

Des philanthropes ingénieux ont voulu remédier à ce mal. Ils ont fondé une œuvre qui puisse leur permettre d'envoyer chaque année à la campagne, pendant les vacances, le plus grand nombre possible de petits prolétaires parisiens. C'est de la joie et de la santé données à combien de pauvres êtres ! L'enfant des grandes villes est si malheureux ! Riche, il a des mois de villégiature, mais pauvre, il est prisonnier entre les murailles sans fin de la cité.

L'enfance montrant des dispositions mauvaises, et qu'on cherche à remettre dans la bonne voie, a exposé aussi des résultats. Il y a les colonies pénitencières, celle de Belle-Isle entre autres,

pittoresque à cause de sa situation, avec ses pensionnaires dressés à manœuvrer leur trois-mâts et leurs bateaux moindres, ou à travailler dans des ateliers ou dans les champs.

Il n'est pas rare de rencontrer, au cours d'une flânerie au Petit Palais, des ouvrages en fer ou en bois que des enfants ont exécutés, et qui semblent sortis des mains d'excellents artisans. Il ne manque même pas l'œuvre du petit prodige qui dessine à cinq ans et du jeune monstre qui écrit une symphonie à six ans. Les dieux nous en préservent !

Je n'ai pas vu, — mais peut-être n'ai-je pas su la trouver, — une exposition montrant l'héroïsme chez l'enfant. Il est moins rare qu'on ne le croirait. Il est fréquent que les sociétés de sauvetage ou l'État accordent des médailles à des sauveteurs dont l'âge varie entre neuf et quinze ans. Le souvenir de leurs belles actions pourrait être sans crainte propagé, car s'il est bon de répandre l'instruction, il est meilleur encore de développer le courage, l'énergie et la force morale.

THIÉBAULT-SISSON.



GEOFFROY. — LA LEÇON DE DESSIN A L'ÉCOLE PRIMAIRE (Peinture)

GEOFFROY, le peintre des Enfants

IL faut voir un peintre chez lui, pour avoir une idée de son mérite », a écrit notre grand Eugène Delacroix dans ce précieux *Journal* où le maître notait chaque jour avec autant de justesse que de conscience ses opinions sur ses contemporains et sur lui-même. Il n'est rien, en effet, de plus important, pour qui veut se documenter sur l'activité d'un artiste, sur sa conception de l'art et sur ses procédés, que de le voir au travail dans son atelier, non pas seulement au milieu de ses œuvres finies, mais parmi ses esquisses, ses projets, ses études qui nous font pénétrer bien avant dans le secret de son existence et de son talent.

La remarque de Delacroix se vérifie tout particulièrement pour ce grand et sincère artiste qu'est M. Geoffroy. Il faut avoir pénétré dans cet atelier qu'il habite très loin sur les hauteurs de Belleville, il faut avoir vu aux murs et dans les cartons les tableaux et les dessins du peintre, témoignages d'une recherche perpétuelle de la vérité, et confidences d'une



Cliché Braun, Clément & Cie.

GEOFFROY. — L'HUILE DE RICIN (Peinture)

sensibilité toujours en éveil, pour entrevoir tout de suite la signification de l'œuvre éparse dans les musées de notre pays et de l'étranger, et comprendre le mécanisme intellectuel de celui qui la créa. Ici, rien de ce bric-à-brac compliqué et souvent de mauvais goût qui orne l'atelier de tant de peintres, pas de tentures criardes, pas de divans volumineux surmontés de dais, pas de moucharabis, pas de panoplies, de casques ni de mannequins... Mais par contre quelle sensation d'austère travail on perçoit dans l'atmosphère de recueillement qui entoure le peintre ! Quelle forte simplicité bien favorable à cette concentration si nécessaire à l'artiste vraiment original, et dans laquelle le philosophe Emerson veut voir « la plus grande prudence de la vie ».

Dans cet atelier nécessairement un peu sérieux et grave, comme un endroit où l'on médite beaucoup, et où aucune part ne semble faite à la distraction, d'innombrables esquisses viennent égayer les murs. Ce sont presque toutes



Cliché Braun, Clément & Cie.

GEOFFROY. — EN QUARANTAINE (Peinture)

des études d'enfants, rigoureusement brossées, indiquées souvent en quelques touches, mais si justes ! Enfants de tous les âges, de toutes les classes, de tous les pays. De petites bretonnes aux joues roses, aux larges coiffes, aux yeux verts et profonds comme la mer auprès de laquelle elles sont nées, voisinent avec des petits arabes à l'expression déjà faite de fatalisme, et de cette résignation étrange qui leur est inculquée dès les premières lectures du Koran, dans les grandes cours toutes blanches... Mais c'est l'enfant de Paris qui domine ici, l'enfant moins fort et moins robuste peut-être que l'enfant de Bretagne, moins pittoresque que le petit arabe dont la chéchia rouge se détache si bien sur les blancheurs du burnous, mais par contre si fin, si intelligent et si sensible.

Des larges fenêtres de l'atelier de M. Geoffroy l'œil embrasse l'horizon fumeux des faubourgs de Paris ; les toits irréguliers moutonnent à l'infini, coupés par les lignes scintillantes des canaux ou les lignes grises des chemins de fer ; les usines proches

disent le labeur incessant de l'homme, la lutte incessante, le halètement du travail. Plus loin encore ce sont des terrains vagues, plantés de maigres verdure, paysages pleins d'imprévu, que l'on retrouvera dans les peintures de M. René Billotte, de M. Raffaëlli ou de M. Houbron. C'est ici vraiment que se comprend bien l'essence de l'art de Geoffroy et que l'on devine combien il est spontané et fidèle à la nature. A deux pas de la rue des Lilas, où le peintre habite au fond d'un grand jardin, on pourra vérifier toute la véracité et la justesse de l'artiste. De même que dans les vieux quartiers d'Amsterdam, à l'entrée des ruelles obscures l'on rencontre les modèles toujours vrais de Rembrandt, de même que sur l'escalier de la place d'Espagne à Rome les jeunes filles assises évoquent sans cesse le souvenir de Raphaël ou du Pérugin, ainsi, sur la place de l'Église de Belleville ou dans la cour de l'école communale apparaîtront certains des motifs favoris de M. Geoffroy. Les hommes qui sortent de l'atelier, les jeunes gens qui viennent de la forge leurs outils sur les bras, vous les



GEOFFROY. — L'ÉTUDE (Dessin)

trouverez dans mainte toile du peintre. Mais ce que vous y trouverez plus souvent encore, c'est ce groupe délicieux de tendresse de la mère qui porte dans ses bras son enfant ou qui soutient ses premiers pas, groupe souvent représenté en des toiles d'un profond sentiment. Et voici vraiment le sujet favori du maître : voici les enfants sortant de l'école tels que Geoffroy nous les montre avec prédilection. Les tout petits marchent très sagement sous l'œil vigilant d'une mère ou d'une grande sœur, tandis que les grands s'en vont par la rue avec des airs comiques de grandes personnes. Déjà les caractères se devinent, dans les gestes et les attitudes des enfants : les uns flânent aux devantures si pleines de tentations, les autres entament une partie de billes, d'autres enfin se hâtent de rentrer chez eux.

L'impression première qui se dégage de l'homme et de son œuvre, c'est une tendance unique, exclusive, vers un modernisme absolu, c'est une volonté arrêtée de représenter seulement les aspects de la vie contemporaine telle qu'elle se montre à ses yeux. Ceci n'est pas à dire que M. Geoffroy soit un réaliste au sens absolu du mot ; car il s'écarte, par le choix même de ses sujets, de cette conception de l'art. Il estime que la première nécessité pour l'artiste est d'être de son temps et de traduire avec le plus de fidélité possible les spectacles qu'il a sous les yeux, en essayant de dégager de chaque chose l'élément de

beauté qu'elle comporte. Je vois bien ici l'objection que l'on pourra me faire. Y a-t-il dans les scènes peintes par Geoffroy une réelle et suffisante beauté ? Toute l'œuvre de l'artiste, toutes ces toiles si émouvantes et si fortes, se chargeront de nous le prouver. Car, chaque siècle — et l'on ne peut mieux faire que de se souvenir des belles pages de Baudelaire sur ce sujet — a une beauté particulière. C'est cette beauté-là, cette beauté qui se transforme perpétuellement, que les maîtres de chaque époque ont essayé de fixer à leur manière. Dira-t-on que l'idéal plastique de Michel-Ange ressemble à celui de Watteau, ou que la conception de beauté de Reynolds ressemble à celle de Rembrandt ? Et pourtant l'on ne saurait nier que tous ces maîtres aient trouvé une expression parfaite de la beauté.

Lorsqu'un artiste veut représenter quelque sujet spécial emprunté à l'histoire, rien de plus naturel alors que de recourir avec le plus de précision possible aux costumes et aux modes d'une époque. Mais que, voulant figurer des sujets d'un caractère général, il emprunte, ainsi que nous le voyons hélas ! trop souvent, les costumes d'une autre époque, c'est une lourde erreur.

Certains artistes contemporains ont compris cette nécessité et ont essayé de fixer ceux des aspects de la vie moderne qu'ils ont eus sous les yeux. Tel portrait de Sargent ou de Whistler, tel dessin de Boldini ou d'Helleu feront vivre tout le charme de la

femme élégante d'aujourd'hui; Degas fixera, avec ce sens merveilleux de la ligne qui le caractérise, des scènes du monde des courses et du théâtre. La vie ouvrière a, elle aussi, trouvé ses peintres; ainsi M. Adler (dans sa *Grève du Creusot* par exemple) paraît avoir senti presque le côté héroïque, ou si le mot peut

paraître exagéré, le côté tragique de ces foules furieuses ruées en avant. Même conception chez M. Besson, dont l'imagination fastueuse (n'oublions pas que Gustave Moreau le dirigea) a dressé ses *Iconoclastes* sur un aussi magique fond de flammes et d'incendie. M. Geoffroy est, lui aussi, un peintre de vérité.



GEOFFROY. — LA TENTATION (Aquarelle)

Son œuvre, au seul point de vue documentaire (et l'artiste avec une rare modestie ne lui reconnaît que cette seule qualité), mériterait pour cela même de se survivre. Mais autre chose nous la rend précieuse, c'est la rare sensibilité qu'elle manifeste.

Chacune de ses toiles est pleine d'une tendresse qui va souvent jusqu'à la pitié, car mieux que personne il a connu la

faiblesse des enfants devant la vie, et il s'en est ému. Quelques rares toiles font pourtant une exception à cette règle, et j'en distingue un tableau comme *l'Absinthe* où le peintre a représenté dans l'air pesant d'un bar un ouvrier à la face bestiale, assis devant le dangereux poison. Mais partout ailleurs cette source d'émotion coulera touchante et pure.



GEOFFROY. — A LA FORGE (Croquis)

M. Jean Geoffroy s'est affirmé depuis longtemps déjà peintre par excellence des enfants, et sa vision s'est attachée à ceux de toutes les classes. Il nous a montré l'enfant pauvre dans ses rapports avec la société, victime souffrante et résignée, et qu'il suit à travers toutes les étapes de sa vie douloureuse. On n'exagérerait pas en disant qu'il a créé là un genre nouveau. Les peintres du siècle précédent n'ont en effet représenté l'enfant qu'au point

de vue un peu étroit du portrait. Chez Geoffroy, ce ne sont plus les chérubins irréels dont les peintres du XVIII^e siècle ont fait les confidents de leurs fêtes galantes. Ce ne sont pas non plus les enfants de la campagne que le peintre nous montrera plus tard. Ceux-ci sont plus émouvants. Ils portent sur leurs figures émaciées et tristes, mais toujours mobiles et intelligentes, le sillon douloureux de la misère et du chagrin.

Ainsi dans *les Affamés* (tableau exposé au Salon de 1886), M. Geoffroy représente de pauvres gens groupés frileusement autour d'un baquet plein de restes que leur ont donné des soldats. Grands et petits y puisent goulument, dans les attitudes les plus diverses et les plus vivantes; dans le geste de l'un d'eux il y a presque de la bestialité, tandis que tel autre semble

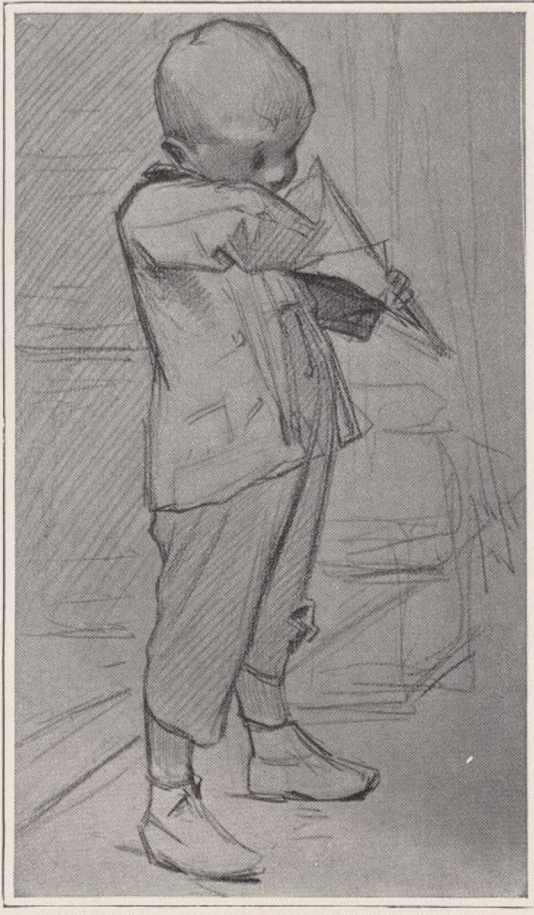
avoir honte de sa misère, et jette à droite et à gauche des regards effrayés. Tout près de ceux-ci, deux enfants, grelottants de froid et de faim, attendent, anxieux, que leur tour vienne.

Mais toute l'œuvre de Geoffroy n'est pas aussi sombre, aussi navrante, et je m'en voudrais d'insister plus qu'il ne convient sur ces pages douloureuses. Si le peintre n'avait vu chez l'enfant que tristesse et larmes, il ne saurait mériter ce titre qui lui

appartient sans conteste de peintre parfait des enfants. S'il a vu tel enfant couché dans son lit d'hôpital, il l'a connu aussi sous un jour plus joyeux.

Est-ce que le seul mot d'enfant n'éveille pas des idées de bonheur et de gaieté ?

M. Geoffroy se distingue encore dans un autre genre souvent délaissé ou négligé : la peinture d'intérieur. Ce qui convient à celle-ci ce n'est pas seulement l'étalage d'une habileté plus ou moins grande. Lorsque je vois, par exemple, certains intérieurs prestigieusement traités où M. Lobre fait jouer l'éclat du soleil assourdi ou transformé par les vitraux, je m'émerveille assurément devant la virtuosité très grande du technicien, devant des hardiesses de ton incomparables, et une « cuisine » de palette



GEOFFROY. — Croquis pour le CORNET A SURPRISE



GEOFFROY. — Étude pour le tableau : A LA CRÈCHE



GEOFFROY. — ÉDUCATION MUTUELLE (Aquarelle)



GEOFFROY. — LIBRE-ÉCHANGE (Aquarelle)

pleine d'imprévu. Mais je ne puis m'empêcher de désirer y trouver d'autres éléments que ces choses sans vie et sans humanité. Lorsqu'on se reporte aux maîtres du genre, aux Pieter de Hooch, aux Van Ostade, aux Téniers, aux Jan Steen on trouve une conception toute différente qui repose sur une recherche incessante de l'humanité.

Des œuvres comme *le Lavabo à l'école maternelle* nous montrent que Geoffroy a été, sans sortir de sa spécialité, un fidèle disciple de ces maîtres. Ces tableaux sont tout pleins de cette bonne et franche naïveté que les Flamands mettaient dans leurs intérieurs, et la technique quoique parfaite a été ici plus un moyen qu'un but. Que de vie et de force dans la représentation de cette scène où chaque enfant a bien son individualité! Sous la lumière qui tombe des grandes baies et baigne toute la salle, les groupes des enfants se détachent en pleine pâte. Au premier plan, un excellent morceau : ces garçons enfants dont l'un plus âgé entoure l'autre de son petit bras. Un autre détail bien franc et bien spirituel, c'est la surveillante examinant une petite fille, lissant son col et ses cheveux, car l'heure de la sortie approche et déjà d'autres enfants marchent à petits pas vers la porte, leur panier à la main. M. Hamerton, qui fut un des grands critiques d'outre-Manche et qui connaissait parfaitement les maîtres, a fort bien remarqué, au cours d'un article publié en février 1894, combien le sentiment et l'intérêt artistiques marchent ici de pair.

Mais ne quittons pas l'école. Aussi bien des pages délicieuses du maître nous y retiennent, et où son observation et son humour apparaissent à tout instant. Regardez dans son *Jour de composition*, les mines attentives de ces deux garçons, l'un, penché sur la table, écrit avec une attention soutenue son devoir, et, pour se garantir des indiscrétions de son voisin, il a essayé d'élever sous la forme d'un carton qu'il tient à la main, une muraille impénétrable. Mais l'autre se hausse, se penche et ses yeux pleins de vivacité et de malice finiront bien par déchiffrer le devoir de son camarade.

D'une étude rigoureuse, et d'un caractère plus important par le nombre des figures et par leur variété, est l'œuvre intitulée :

la Petite Classe. Devant le tableau, le maître désigne avec son bâton à un enfant, des chiffres que celui-ci épèle avec lenteur ; pendant qu'il est tout absorbé par son petit élève, tout le reste

de la classe en profite pour prendre ses ébats. Deux garçons se sont retournés l'un vers l'autre, et la joie illumine d'un joli rire le visage de celui que nous voyons de face, tandis qu'un troisième burine avec un canif son nom dans la table, et que deux autres encore engagent une conversation des plus animées.

Dans *la Lecture*, M. Geoffroy a fait une étude particulièrement intéressante de physionomies. C'est une petite toile où les bustes seuls des enfants sont représentés.

Ces quatre petites têtes réunies se penchent avec une attention comique sur les livres qu'ils tiennent à la main. L'un d'eux, qui nous montre sa nuque blanche, est encore trop petit pour suivre tout seul, et c'est une jeune fille au fin profil qui lui montre les lignes, pendant que les trois autres épèlent timidement.

Parmi les nombreuses œuvres de ce genre, où Geoffroy a noté page par page tous les événements de la vie des enfants à l'école, j'en veux retenir deux encore, qui sont de tout premier ordre. Dans la première de ces œuvres, M. Geoffroy a peint une petite fille, dont un coiffeur frise les cheveux la veille des prix. Assise dans l'immobilité la plus complète, elle suit d'un œil

anxieux, où déjà se décèle la coquetterie féminine, les allées et venues de son opérateur bien peu expert. Sur sa petite figure éveillée se lisent à la fois le désir d'en avoir fini d'une corvée aussi ennuyeuse, et d'être belle pour ce grand jour des prix.

Dans l'autre tableau qui au point de vue de la composition ferait pendant à *la Lecture* (1893), ce sont quatre garçons et une petite fille qui nous font face. Le peintre a supprimé l'objet de leurs félicitations, mais

il a su exprimer sur les visages toute l'importance de celles-ci. L'un des garçons tient dans ses mains émues une feuille de papier et lit, tandis que les autres, pénétrés de son importance, le regardent avec des yeux pleins d'admiration.

En même temps qu'il observe, avec quelles qualités, nous l'avons vu, l'enfant sur les bancs de l'école, Geoffroy sait aussi nous le montrer en dehors de celle-ci. Son *Quart d'heure de*



Cliché Braun, Clément & Cie.

GEOFFROY. — UN JOUR DE COMPOSITION (Peinture)



GEOFFROY. — LE CANTIQUE DE NOEL (Aquarelle)



Cliché Braun, Clément & Cie.

GEOFFROY. — LE QUART D'HEURE DE RABELAIS (*Peinture*)



Cliché Braun, Clément & Cie.

GEOFFROY. — L'HEURE DU GOUTER (Peinture)

Rabelais, c'est, au coin d'une rue, le groupe du marchand de marrons qu'entourent des enfants. L'un d'eux vient d'en demander ; la couverture de laine est soulevée, le marchand souffle dans son sac rose, il le remplit de châtaignes, mais avant de le remettre à l'enfant, il veut être payé, et tend sa grosse main noueuse pour recevoir la pièce de monnaie que l'enfant cherche en vain dans ses poches.

Mais l'un des plus grands succès de M. Geoffroy a certainement été *les Rameaux* (1887) où il a représenté des enfants descendant par une claire matinée de dimanche les marches de l'église toutes jonchées de feuilles et de fleurs. Dessesœurs de charité, aux coiffes blanches, conduisent le défilé des orphelines dont les visages sont tout rayonnants de pitié, dont les yeux disent l'impression profonde produite par la cérémonie à laquelle elles viennent d'assister.

Il y a dans ces *Rameaux* un sentiment religieux très intense que nous trouvons souvent, du reste, chez M. Geoffroy. La profondeur de l'impression n'est pas produite chez lui par la représentation des mystères de la religion, par des mises en Croix, des Nativités, des Assomptions, ainsi que le firent les maîtres de jadis ; M. Geoffroy, au contraire, nous montre le sentiment religieux dans l'humanité ; il nous fait voir

des visages transfigurés par la foi, des corps prosternés dans d'ardentes prières ; en un mot, il arrive à une traduction très haute de la peinture religieuse. On dit parfois que cet art-là se perd et que les peintres qui s'y adonnent se font de plus

en plus rares. Il ne faut pas s'en plaindre lorsqu'il s'agit d'artistes de deuxième ordre qui plagient plus ou moins les sujets classiques, mais lorsqu'un Geoffroy arrive à une si haute et si puissante expression de la foi, nous n'avons qu'à saluer en son œuvre un art vivifié et rajeuni par une grande force d'émotion.

M. Geoffroy a été il y a quelques années chargé d'exécuter pour le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts un certain nombre de tableaux dont l'un devait représenter *l'École de filles en Bretagne*, et l'autre *l'École franco-arabe*. Ce fut pour le peintre une précieuse occasion de quitter ses sujets habituels, d'élargir son domaine d'observation et d'y ajouter quelques pages nouvelles et sensationnelles. Ces deux toiles importantes ont toutes les qualités de conscience et d'exactitude qui caractérisent ses autres œuvres. Dans son *École en Bretagne*, il rend bien le côté rêveur et mystique des petites filles dont les grandes coiffes font dans la lumière douce de la classe, comme un envol d'oiseaux blancs. Il a



Cliché Braun, Clément & Cie. GEOFFROY. — LA PUNITION (Peinture)



Cliché Braun, Clément & Cie.

GEOFFROY. — L'ENVIE (*Peinture*)



Cliché Braun, Clément & Cie.

GEOFFROY. — UN FUTUR SAVANT (Peinture)

fixé le caractère sérieux de ces petites figures roses résignées dès leur enfance à ces longues et inévitables séparations, à voir partir chaque printemps du haut des falaises des frères et des pères qui parfois ne reviennent pas, et dont on guette en vain le retour, par les matins d'automne lorsque les bateaux des islandais surgissent à l'horizon...

Sur les fronts des petits arabes, Geoffroy a également lu, en psychologue perspicace, les lointains atavismes, et il a rapporté de son séjour en Algérie une ample moisson d'études faites jusque dans les oasis de Biskra, où la race arabe a le plus de caractère. Mais l'enfant n'est-il pas toujours, sous toutes les latitudes, dans tous les pays, le petit être à la mine éveillée et aux regards ingénus ? Seules de légères différences séparent de nous le petit arabe. Ces caractéristiques, Geoffroy les a bientôt saisies et spirituellement notées. Car il y a vraiment dans l'expression de ce petit arabeau front voilé de blanc, qui dans l'*École franco-arabe* se montre à nous de trois-quarts, une expression de

cruauté, une dureté invincible qui le distingue très nettement de nos petits français.

Nous avons vu Geoffroy comme peintre de plein air et d'intérieurs, et voici son talent sous un jour encore nouveau. Il a fait ici de l'orientalisme avec une connaissance très approfondie de la vie arabe, et son tableau mérite d'être mis à côté des meilleurs du genre. Nul autre qu'un orientaliste des plus habiles n'aurait campé aussi magistralement ce groupe aux blancs burnous du professeur arabe et de l'enfant, au geste hiératique et calme. Pour qui connaît tant soit peu la vie de l'Orient, c'est ici une interprétation des plus fidèles. Les petits arabes sont assis en cercle, derrière eux la vaste cour aux murs blanchis à la chaux laisse reconnaître une antique mosquée, et l'on croit percevoir encore l'écho des voix nasillardes et chantantes des enfants jadis entendues...

Le peintre des enfants n'a pas oublié dans maint tableau de faire une place importante à la mère. Son œuvre eut-elle été



Cliché Braun, Clément & Cie.

GEOFFROY. — LA LEÇON DE LECTURE (Peinture)

complète, s'il n'avait montré la tendresse de la femme guidant les premiers pas de l'enfant, s'il n'avait fixé les gestes adorables qui protègent et qui caressent ? A son tour, après les grands maîtres de tous les temps, après ceux dont l'œuvre vit à jamais dans les musées, après les Giotto, les Dürer, les Bellini, les Van Eyck, le peintre d'aujourd'hui a représenté ce groupe admirable de la mère et de son enfant, et la ferveur des siècles de naïveté et de foi semble alors avoir passé en lui. Sans doute il ne s'est pas fait de ces sujets une spécialité comme Eugène Carrière, dont nous admirions tout récemment quelques toiles si hautes, mais néanmoins il se trouve dans son œuvre plusieurs pages où Geoffroy mérite, lui aussi, ce beau titre de peintre des maternités.

Que de vérité dans toutes ces œuvres, et combien il est facile de comprendre que le peintre travaille toujours directement d'après la nature ! Lui-même me signalait dernièrement l'erreur de trop d'artistes de vouloir toujours peindre uniquement dans leur atelier, d'après un modèle qui prendra forcément une pose factice et voulue. « Que voulez-vous obtenir, me disait-il, d'un homme (le cas se présente tous les jours) que vous costumerez par exemple en Romain ou en croisé ? Est-ce que cet homme saura revêtir un seul instant l'apparence véritable de ce Romain ou de ce chevalier ? Cela est impossible. Il restera toujours un

modèle plus ou moins maladroitement drapé d'un péplum ou revêtu d'une cuirasse ! Non, le peintre doit travailler uniquement devant la nature et lui rester fidèle ! »

C'est ce qu'a toujours fait M. Geoffroy. On m'objectera évidemment à cela qu'il y a là pour lui un sérieux obstacle matériel, et qu'il est difficile d'accorder la lenteur des procédés de l'artiste, si parfait qu'il soit, avec l'animation, la vibration perpétuelle de la vie. M. Geoffroy résout la difficulté grâce à ses qualités incomparables de dessinateur. Aucun crayon n'est plus alerte que le sien, et l'on pourrait presque rééditer à son sujet le mot fameux d'Ingres à ses élèves : « Un couvreur tombe d'un toit ; avant qu'il ne soit par terre, il faut l'avoir fixé sur le papier en quelques traits ! » M. Geoffroy excelle justement, et personne ne me contredira parmi ceux qui ont eu la rare fortune de feuilleter des dessins du maître, à donner en quelques traits les caractéristiques essentielles d'une physionomie, à retenir à tout jamais une attitude ou un geste. Il dessine donc bien et vite et, rentré dans son atelier, il peut retrouver avec une justesse rigoureuse la scène qu'il vient de voir ; lorsqu'il ne lui a pas été donné de pouvoir peindre en face de celle-ci, ainsi qu'il le fait aussi souvent que possible.

Au point de vue de la peinture, on a reproché parfois à



GEOFFROY. — EN RETENUE (aquarelle)



J. GEOFFROY. — ÉCOLE PRIMAIRE EN BRETAGNE (Aquarelle)

Ayuntamiento de Madrid

Geoffroy de ne pas employer de belles matières. Il est certain en effet que le peintre n'use pas souvent du rouge ou de ses dérivés. Mais c'est là un effet de sa volonté, car ces couleurs ne s'accorderaient pas avec les sujets qu'il représente ordinairement, et M. Geoffroy serait-il ce peintre de la vérité que nous avons essayé de montrer au cours de ses diverses productions si son coloris n'était pas aussi strictement fidèle que sa forme? D'ailleurs même dans les teintes qu'il affectionne, Geoffroy sait être infiniment varié, et son modelé reste toujours impeccable. Il renouvelle sans cesse les tonalités de ses terres de Sienné et en tire

des effets dont seul il a le secret, et qui étonnent lorsqu'on voit quelle vilaine palette grise tout assombrie de bitume est le propre de ceux qui veulent s'essayer aux sujets de Geoffroy.

Grâce à ses belles qualités de peintre et d'observateur, M. Geoffroy est arrivé aujourd'hui à la célébrité incontestable. Mais ses débuts furent pleins de difficultés et de déboires; il commença par faire de l'art industriel pour vivre. Ce n'est que lorsqu'il pouvait échapper à ce labeur quotidien, qu'il s'essayait à des travaux d'un autre genre, et qu'il dessinait d'après la nature. « Ses premières toiles se placèrent difficilement, écrit à



Cliché Braun, Clément & Cie.

GEOFFROY. — AU BORD DU CANAL SAINT-MARTIN (Peinture)

son sujet M. Guillemot, et c'est avec une certaine souvenance attristée que l'artiste, aux minutes de confiance, raconte ses pérégrinations anciennes chez les marchands auxquels son nom était encore inconnu; puis le hasard de circonstances heureuses, son séjour en cette école où je le vis pour la première fois, l'affection bénie de M. et Madame Girard à qui il paraissait un grand enfant de plus, l'ainé de leurs enfants, et aussi la disposition précieuse qu'il avait d'observer ce petit monde, d'en étudier le physique, d'en comprendre le moral, décidèrent de sa vocation.

Comme maître, il n'en a pas eu d'autre que la nature. Je sais bien qu'il fut pendant quelque temps l'élève du peintre-lithographe Eugène Levasseur, qu'il fréquenta également l'atelier d'Eugène Adan, et qu'il passa trois semaines à l'école des Beaux-Arts (atelier Yvon), mais combien ces influences comptent peu dans l'évolution de son talent qui se développe librement en dehors d'elles et qui ne peut se plier à la routine de l'école et de l'atelier.

Ses premiers succès datèrent de sa collaboration au *Paris Illustré*, et furent bientôt suivis par une mention honorable, décernée à son *Quart d'heure de Rabelais* et à sa *Petite Classe*. Médaille de troisième classe pour *les Infortunés* (Salon de 1883). Hors concours au Salon de 1886 (*les Affamés*), il

voit les amateurs et les musées commencer à se disputer ses œuvres. En 1887, il expose avec succès *les Rameaux*, en 1891, *l'Asile de nuit*, en 1895, *la Leçon de dessin à l'école primaire*. En 1896, au retour de sa mission en Algérie, il montre son *Ecole franco-arabe* — et son *Ecole primaire en Bretagne*. Au Salon de 1897, M. Geoffroy est présent avec deux tableaux d'un même sentiment : *Au Dispensaire* et *A la Crèche*. Ces deux belles œuvres valurent à leur auteur la croix de la Légion d'honneur. En 1898, nous retrouvons M. Geoffroy avec un sujet déjà traité en 1885 : *l'Ecole maternelle*. En 1899, il expose un dernier souvenir de son voyage en Algérie : *Ecole professionnelle à Delby, près Alger (travail du fer)*, et un *Marché de Ménilmontant*. Enfin en 1900, le peintre donne : *Sortie des prix à l'école maternelle*, et à l'Exposition décennale : *l'Asile de nuit*, *la Prière des Humbles*, *la Leçon de lecture*, et des aquarelles : *Visite à l'hôpital*, *Jeunes Bretonnes* et *Sur le Pont*. Une médaille d'or vint couronner ce bel effort artistique.

Depuis assez longtemps déjà, Geoffroy figure dans nos musées. *Les Infortunés* furent achetés par le Luxembourg en 1883; ils y sont maintenant à côté d'un autre tableau du peintre : *la Visite à l'hôpital*. Après le succès des *Affamés*, l'État et la Ville de Paris furent sollicités de divers côtés pour l'acquisition de cette œuvre qui fut achetée par le musée de Trieste et s'y



Copyright 1898 by J. Geoffroy.

J. GEOFFROY. — ÉCOLE MATERNELLE (Peinture)

Ayuntamiento de Madrid

trouve depuis. En France, le musée de Niort possède *l'Asile de nuit*, et celui de Dijon *la Prière des Humbles*.

M. Geoffroy a fait également de l'illustration. M. Hetzel lui

confia quelques travaux importants, et après la mort de cet éditeur, M. Charles Delagrave lui fit continuer la série des scènes enfantines. Parmi cette catégorie d'œuvres, il ne faut pas oublier



Cliché Braun, Clément & Cie.

GEOFFROY. — LA DERNIÈRE GOUTTE (Peinture)

quelques illustrations composées pour combattre l'alcoolisme. Au moment où paraîtront ces lignes, s'ouvrira au Petit Palais des Beaux-Arts, l'exposition de l'enfance. Geoffroy y figurera

avec quelques toiles qui proclameront d'une manière définitive la haute portée de cet art de sensibilité et d'émotion.

HENRI FRANTZ.